



Nombre de document(s) : 1
Date de création : **6 janvier 2010**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Jean Echenoz, Maurice Ravel réinventé
Le Temps - 21 janvier 2006..... 2

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.

LE TEMPS

Le Temps, no. 2467
Samedi culturel, samedi, 21 janvier 2006

Jean Echenoz, Maurice Ravel réinventé

Jean Echenoz, maître de l'esquive, raconte à sa façon les dernières années de la vie du compositeur, de sa tournée américaine à sa fin tragique, en passant par la création du célèbre «Boléro».

Isabelle Martin

Jean Echenoz. Ravel Ed. de Minuit, 124 p.

Jean Echenoz connaît la musique. On le sait depuis son précédent roman, Au Piano (Minuit, 2003), où il en parlait avec une séduisante simplicité, exempte de tout jargon. Faisant fi des célébrations mozartiennes, il a le culot tranquille de consacrer son nouveau livre à l'évocation des dix dernières années de la vie du compositeur français Maurice Ravel (1875-1937). Il ne s'agit pas d'une biographie romancée, mais bien d'un roman, bref et élégant, à l'image de son modèle, dont les faits connus de la vie, de l'oeuvre ou du caractère sont rapportés avec une impeccable (ou implacable) précision, jusque dans les signes avant-coureurs des troubles cérébraux dont il mourra.

Comme souvent chez Echenoz, qui aime les esquives (Je m'en vais) et les cavales à travers le monde (Les Grandes Blondes, Un An), tout commence par un départ: celui de Ravel pour sa tournée américaine, à fin décembre 1927. Ce voyage de quatre mois occupe les cinq premiers chapitres, tandis que l'autre moitié du livre n'en compte que quatre jusqu'à l'ellipse finale, dix jours après la fatale opération du cerveau de fin décembre 1937.

Le romancier truffe de trouvailles stylistiques un récit dont il varie l'angle, la vitesse et le rythme. On fait la connaissance de Ravel au moment où il quitte sa petite maison compliquée de Montfort-l'Amaury. Toujours tiré à quatre épingles, cet homme frêle, sec mais chic», emporte dans ses valises, outre une provision de Gauloises, une garde-robe qui compte pas moins de 60 chemises, 75 cravates, 25 pyjamas et 20 paires de chaussures! On s'attarde sur les plaisirs de la vie à bord du paquebot France avant d'évoquer lors de l'escale de Southampton, une conversation plutôt aride entre le compositeur et le grand romancier Joseph Conrad, qui n'est pas non plus un grand bavard. On assiste aussi à un concert improvisé où Ravel joue à sa manière, raide et désinvolte, ce qui importe peu puisque «personne n'y entend rien». La tournée elle-même est racontée tambour battant. Au sommet de sa gloire, Ravel triomphe partout où il passe, notamment à New York où il fête ses 53 ans en écoutant Gershwin jouer pour lui The Man I Love.

Rentré à Montfort toujours aussi insomniaque (malgré quelques techniques imparablement inefficaces), le compositeur s'ennuie et souffre d'une «acédie fébrile,

inquiète, où le sentiment de solitude lui serre la gorge plus douloureusement que le noeud de sa cravate à pois». Heureusement, Ida Rubinstein lui suggère d'orchestrer des pièces d'Albeniz pour un ballet qu'elle danserait. Autant composer quelque chose moi-même, pense Ravel, qui termine en un mois le fameux Boléro, un chef-d'oeuvre vide de musique, «une chose qui s'autodétruit, [...] une fabrique orchestrale sans objet, un suicide dont l'arme est le seul élargissement du son». Ça n'empêche pas son créateur de se disputer avec Toscanini qui le dirige deux fois trop vite à son goût. Il aura d'autres démêlés avec le commanditaire du Concerto pour la main gauche, le pianiste manchot Paul Wittgenstein, frère du philosophe, qui s'obstine à ajouter des fioritures à la partition.

A partir de là, tout se déglingue. Ravel accumule les distractions et les oublis, n'arrive plus à lire, ni bientôt à écrire ou à nager (alors qu'il continue à se promener dans la forêt de Rambouillet sans jamais se perdre), s'exprime de plus en plus mal, perd le contrôle de ses gestes... Une lente déchéance, une opération et c'est la fin. S'il ne laisse pas d'images filmées, ni d'enregistrement de sa

voix, qu'importe puisque ce roman le réinvente superbement! De Jean Echenoz, Minuit réédite son septième livre (1995), dans sa parallèlement «Les Grandes Blondes», collection de poche Double.

© 2006 Le Temps SA ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-20060121-TE-172312 - Date d'émission : 2010-01-06

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)